

LA XII^e BIENNALE

Une année de transition

La fête de la jeunesse

La XII^e Biennale de Paris s'ouvrira au public le 2 octobre, au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, pour son grand corps articulé autour des arts plastiques, gonflé de « sons et voix » (une nouvelle section qui s'ajoute aux concerts habituels), d'écrans vidéo et d'images venues de loin, par téléphone, des Etats-Unis, pour montrer qu'on n'arrête pas le progrès. Mais la Biennale aura lieu aussi à l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts et à l'Institut français d'architecture, où elle rejoindra le Festival d'automne pour parler de la « modernité » en architecture, après le postmodernisme ; à l'ambassade d'Australie, pour les livres et les éditions d'artistes ; enfin, au Centre Georges-Pompidou pour un panorama des lieux d'artistes — des lieux gérés en province ou à Paris par les artistes eux-mêmes, — et pour le cinéma expérimental, présent pour la deuxième fois à la manifestation.

Que sera-t-elle, cette Biennale, que ses organisateurs considèrent comme une biennale de transition après vingt-

trois ans d'existence, de hauts et de bas ? Et dont on entend dire aussi que c'était un peu la biennale de la dernière chance, comme on l'a dit de celle de Venise, ou même de la Documenta de Kassel au moment de son élaboration. Elle commence quand les autres finissent, et on l'attend, bien sûr, au tournant, bien qu'elle ne puisse en aucun cas rivaliser, parce qu'elle reste — c'est son originalité — une manifestation de jeunes, de moins de trente-cinq ans. Cela ne lui permet évidemment pas les grands développements spectaculaires, le grand prestige. Aussi a-t-on envisagé, et envisage-t-on toujours, de faire sauter cette barrière de l'âge la prochaine fois, quand, en 1984, elle ira (en principe) essuyer les plâtres du nouveau parc de La Villette, où on la veut déjà superbe, internationale comme elle ne l'a encore jamais été assez, tout en restant une grande fête de la jeunesse.

En attendant, celle de 1982 bénéficie déjà de plus de moyens financiers que les précédentes, grâce à une sérieuse rallonge du ministère de la culture, qui devient son

premier supporter, loin devant la Ville de Paris ; avant, c'était le contraire. Mais malgré cette nouvelle aisance financière, la voilà tout de même gênée aux entournures, qui ne peut s'étaler à souhait, ne disposant pas (tiens ! tiens !) au musée de la Ville de toute la place souhaitée : pour cela il aurait fallu au moins occuper la galerie mobile où on a tenu à garder la présentation des collections du musée. D'où cette idée, assez sympathique, même si elle revient cher et rogne momentanément sur le budget publicitaire de la manifestation, d'installer toute une partie des œuvres, essentiellement les environnements et la photo, sous des tentes, sur le parvis entre les deux palais de l'avenue du Président-Wilson. D'où, aussi, cette nécessité de limiter le nombre des participants des quelque quarante pays représentés à deux ou trois plasticiens. Ce qui peut, pourquoi pas ? déboucher sur une plus grande rigueur et une plus grande qualité des sélections nationales. On jugera sur pièces.

GENEVIÈVE BREERETTE.

le monde
30. septembre 1982

(1)

